

La passion selon Cixous

L'amour même dans la boîte aux lettres d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 192 p.

Andrée-Madeleine Clément

Numéro 208, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clément, A.-M. (2006). La passion selon Cixous / *L'amour même dans la boîte aux lettres* d'Hélène Cixous, Galilée, « Lignes fictives », 192 p. *Spirale*, (208), 40-41.

LA PASSION SELON CIXOUS

L'AMOUR MÊME DANS LA BOÎTE AUX LETTRES d'Hélène Cixous

Galilée, « Lignes fictives », 192 p.

« L'IDÉE que toute ma vie a été décidée quand j'avais vingt-trois ans par un poème m'épouvante » : quel livre dangereux, puissant, épuisant, déroutant, nous met encore entre les mains l'essayiste et auteur de fiction Hélène Cixous ! Un livre à deux côtés et deux tranchants, aussi cruel, écœurant et animal qu'une panthère, aussi aveugle, tendre, passionné, enflammé, éperdu qu'une Juliette, un livre qui n'en finit pas de jouir de l'amour, de la mort et des mots. On reconnaîtra la narratrice de *Manhattan*, des *Rêveries de la femme sauvage* et du *Jour où je n'étais pas là*. On verra errer d'autres revenants : sa mère, le personnage-livre, Derrida, Joyce, Proust. Est-ce un nouveau « roman » ou la frondaison d'une des branches de son œuvre qui prend de plus en plus d'ampleur et de cohérence ? Le mot-spore qui s'est échappé, qui germe, qui croît et s'étend aux quatre vents de son dernier livre est un mot qui n'aura jamais fini de se laisser écrire. Les poètes le chantent depuis que l'encre et le papier existent, et même avant, les philosophes s'y butent depuis Platon, les autres le vivent grand, fou ou d'été : l'amour... même. Quel tour de force, quelle folie, prendre l'amour à la lettre, faire l'amour à l'amour même, sans réserve, avec sa langue, sa chair française ! On n'en sort pas indemne. Le cœur du lecteur est déchiré entre dire ou ne pas dire, faire ou ne pas faire, goûter ou ne pas goûter. « Ici l'amour », dit le livre. De l'autre côté aussi. Nous sommes cernés, encerclés, nous sommes enlacés, embrassés, « surveillé[s] de mots surnaturels ». Nous sommes forcés de lire, à la folie, le mot, les lettres. Le ravissement est tel que forcément, comme dans la vie, nous tombons amoureux de l'amour. On voudrait crier les mêmes mots que ceux prêtés par Hélène Cixous à sa mère : « la grande Déesse crie : qu'est-ce que tu écris là-haut ? Je crie : une sorte d'histoire d'amour. » Quelle sorte ? Quel genre ?

Olivier de Serres, souviens-toi

On entre dans le livre par Olivier de Serres. Olivier de Serres, c'est le nom-lieu, le nom donné à quatre murs, quinze mètres carrés, « un petit studio sombre et nécessaire » « creusé dans le dos de la rue de la Convention », le nid de la première fois, la caverne, la « nonchambre » payée grâce aux citrons d'or envoyés d'Alger par maman à sa fille de vingt ans partie étudier à Paris. Olivier de Serres, le sans-téléphone, la ta-

nière, le trou dans Paris hors Paris, le désert au milieu de l'oasis. Que s'est-il passé à Olivier de Serres ? Rien, sauf l'amour. Un jour, il revient de voyage, il tombe sur elle et ils font l'amour par terre. À ? Dans ? Avec ? Olivier de Serres comme seul témoin. Voilà ce qui reste, quarante ans plus tard. « Quarante ans qui sont passés comme ça. » Le 12 février 2005, assis sur le divan, ils se souviennent. « Ils », c'est elle + lui, c'est « nous », deux mémoires, deux oublis, les deux témoins restants de cette scène, souvenir fragile et précaire à conserver, à choyer, à chérir, à nourrir comme un enfant. Ces personnages, ils sont sans nom : « Nous, les noms, nous les avons tout de suite laissés dehors. Nous nous appelons : tu ou bien : nous. Tu, tu, et nous. » Car ils sont toujours plus que deux ; il leur faut un troisième témoin qui vague, quitte à ce que ce soit Dieu, un ou deux chats, voire le lieu même, qui gardent le secret de leurs rêves et de leurs fantômes. « Il », c'est un poète américain ; il parle anglais, la langue est d'ailleurs la seule bonne raison de leur amour. « Tout le reste est hasards. » « Elle », c'est elle qui écrit le livre, c'est elle qui a gardé leurs lettres, « les auteurs de ce tout incalculable ». Un jour, ces lettres se réveillent et lui ordonnent de les lire et de les relire, ou c'est plutôt le livre qui les lui envoie, qui met son pied dans la porte et qui lui dicte de l'écrire : « Le livre m'envoie des lettres. Suis-je dedans — Suis-je dehors ? » Courant après une phrase, un mot, une date ou un lieu qui erre dangereusement sur le bord de la falaise de l'oubli, elle relit-revit les grandes et petites scènes de leur théâtre intime, les anecdotes domestiques et les épiphanies poétiques. [S'ensuit une recherche à temps perdu, une exploration cannibale, un appétit dévorant pour les restes, des traces de sang-sperme-salive-cheveux-tickets-kleenex qui ont gardé l'aura du passé, une cueillette carnassière des petits déchets-grimoires qu'elle lit aussi religieusement que chaque ligne de son corps : « je prends des photocopies de tes paumes et du dos de tes mains, j'en ai pour des années à te géographier, je me nourris, je n'absorbe pas, je nourris, j'admire Dieu. » Sans prévenir le lecteur, elle troque la loupe pour le télescope et la carte du corps devient mappemonde.] On voit défiler des villes vraies et des territoires imaginaires, des cités chargées de mémoire, comme Paris, New York, Alger, des chambres de jeunesse, des avions de vieillesse, des déserts intérieurs, des cages en liberté, des bureaux new-yorkais, des lits, des divans, une maison aux murs blancs couverts d'écriture.

Autant de lieux muets, gardiens de leurs secrets, des lieux où ils ont fait l'amour, ou seraient-ce plutôt « les lieux qui font l'amour » ?

Laissez-passer pour l'amour

« Il » et « elle », « nous », ce sont aussi Artaud et Genica, le narrateur de la recherche et Albertine, Julien Sorel et Madame de Rênal, le soldat et la panthère dans *Une passion dans le désert*, Derrida et la phrase dans *Demeure Athènes*. Quel que soit le nom dans le pronom, l'amour est partout, dans la vie, dans les lettres, dans les cahiers, dans la littérature, en anglais, en français, en allemand, en miaulement, en ronronnement et en « langage pomme de terre ». L'amour passe partout, entre les lignes d'un poème, entre les fleurs des genoux, entre les peaux, les cuisses, les muscles, entre les mots dits et ceux qui n'ont pas été dits, entre les choux-fleurs et les pommes de terre, entre les dates aussi. Comme Ève, sa mère qui ne meurt pas, l'amour n'achève pas : « C'est comme la mer, dit la mère, ça va ça vient. » Aussi simple et océanique que ça. Un roulement de vagues capricieuses, l'infini qui valse du tout au rien, du trivial au sublime, de la mère à la mer, du désert à la boîte aux lettres. [Un passage, un saut, un enjambement. « Le passage difficile est facile aussi », dit Cixous dans *Photos de racines*, « il se fait en un éclair. D'un bond. Sans transition. C'est le mouvement éclair de la confiance. Sans réserve et sans calcul. Il faut dire qu'aimer n'est pas de ce monde-ci mais d'une autre planète. » Une fois les pieds dedans, c'est la peur qui nous prend. Peur de perdre, peur de ne pas perdre, « peur de durer, peur de ne pas durer. » Le livre, lui, doit s'achever.]

Deux personnes qui s'aiment autant ne peuvent pas survivre sans l'Absence, la Mort, la Poésie. Ils vont se dévorer vivants. L'un doit achever l'autre. L'un finira par manger l'autre. Qui aimera le moins en premier ou qui sera le dernier à aimer encore ? [De plus en plus moins en moins fidèle, qui signera la dernière fois « fidèlement pour toujours » ? Qui sera le « chef de l'oublie-souviens-toi », qui, qui, qui ?] Quelle intrigue, quel suspens, quelle attente ? Entre le secret. Il sauvera la passion de son propre feu, chuchotant la formule magique : « Parfois on a besoin de ne pas dire pour dire ». Ne pas le dire, ne pas le déclarer. Au pire, l'écrire, le réserver, pour l'éternité, si bien qu'on ne sait plus ce à quoi on tient le plus : l'amour ou le secret. On en tire au moins une leçon de vie : « L'essentiel

pour vivre est que le secret soit 1) bien équilibré et bien aménagé 2) bien gardé. » Pour cela, il faut une boîte aux lettres ou un désert.

Déjà lu

Une fois le dos de la jaquette rabattu, le lecteur prend la relève : qu'est-ce que c'était ? qu'est-ce qui vient de (se) passer, là ? quel livre a été commis ? un roman ? une fiction ? une « *sorte d'histoire d'amour* » ? Ça ne peut pas finir comme ça, mais ça ne peut pas durer non plus. Sur sa faim, la lecture reste sur sa faim, affamée, assoiffée, en attente de la fin, de la résolution, du dénouement, mais on n'y arrive jamais. C'est justement cela qui exaspère et qui désarme, « *ce récit qui n'en finit plus de finir* », les phrases, les voix lâchées en liberté qui continuent de courir avant, après et autour du livre. En un sens, plusieurs des quelque qua-

rante œuvres de fiction de Cixous « reviennent au même », reviennent sur elles-mêmes, reviennent à elles-mêmes, reviennent. Elles sont surpeuplées de revenants, de redites, de reprises, de refrains qui passent trop vite dans le texte pour se laisser attraper ou arrêter. Le lecteur n'y voit que du feu et c'est seulement plus tard, trop tard, qu'il comprend qu'il a déjà lu, qu'il *est* déjà lu. Là réside peut-être le plus grand défi de lecture. Changer de posture, se livrer au livre sans compromis plutôt que d'appliquer une grille d'analyse qui vise à neutraliser un sens, à maîtriser la compréhension du texte. Autrement dit, il faut lire *pour* rien comme Cixous dit écrire *pour* personne : « *je ne crois pas avoir jamais écrit pour qui que ce soit. Cela ne veut pas dire que je méprise le lecteur ; tout le contraire. Il ou elle est libre. Il viendra ou ne viendra pas. Ou elle. Je ne sais pas qui c'est. Je sais seulement : il y en a un. De même*

quand j'écris, j'écris pour le texte. C'est le texte qui est mon premier lecteur. » Pourquoi, alors, continuer de la lire ? Parce qu'on ne peut pas être demi-lecteur de Cixous. Fatalement, c'est le feu ou rien. Ce sont les jaloux qui aimeront le plus son écriture, ceux qui aiment aussi follement et aveuglément qu'elle cette langue française qu'elle adore et touche sans réserve, sans pudeur. Et ceux qui tombent dans ses livres n'ont aucune bonne raison [à donner] pour justifier leur folie. Encore une fois dans son dernier roman, Cixous nous aura devancés, devinés en faisant dire à ce personnage follement amoureux ce que ses plus fidèles lecteurs voudraient lui relancer : « *La bonne raison pour laquelle je t'aime, c'est-à-dire la bonne folie, est la langue. Et c'est la seule. Tout le reste est hasards.* »

Andrée-Madeleine Clément



Raphaëlle de Groot, *Colin-maillard*, 1999-2001, vue partielle : installation rassemblant un corpus d'éléments et de données recueillis auprès de non-voyants. L'image montre (au mur) des dessins d'observation réalisés par des non-voyants à partir de l'exploration tactile d'objets en pâte de sel appartenant à la collection de l'artiste (sur la table). Certains de ces dessins ont été transposés en relief pour permettre une lecture au toucher (sur la table). Photo : Dieter Kik, Centre d'art contemporain le Quartier, Quimper, France, 2004